

Avec nos remerciements à Mme Anne Jaeger-Nosal
pour son autorisation de mise en ligne de ce document.

Les Amis de Schwarzenhann

La copie sans autorisation est interdite

L'univers de Schwartzenthann

par R. KIPPELEN, J. NASS, A.-M. JAEGER

LA où le fond de la vallée de l'Ohmbach heurte la grande faille vosgienne, peu au-delà et légèrement à l'écart de Wintzfelden, entre deux montagnes de taille moyenne, s'élève une colline banale, discrète et peu voyante. Au sud, elle est directement adossée au flanc du Dornsiehl ; de l'autre côté, elle est coupée du Rundkopf par un petit ravin ; derrière, en amont, elle se continue en prés et pâturages, et sur le devant, du côté de la grande plaine, vers le soleil, elle est couverte d'un vignoble.

C'est sur cet emplacement, que rien ne semblait prédestiner — et pourtant un site n'est jamais choisi au hasard — que s'installèrent au début du XII^e siècle, les Dames de Saint-Augustin. Elles y édifièrent un univers étonnant, riche, et, au demeurant, assez énigmatique.

Mais quand, quatre siècles plus tard, le couvent fut pillé, brûlé et abandonné, la colline reprit son air bizarrement anodin : le sacré se confondit de nouveau avec la nature ; une couronne de sapins, noirs comme il sied, s'implanta sur le terre-plein du sommet. Les ruines s'aplanirent progressivement ; les murs s'enfoncèrent dans la terre et la terre monta autour d'eux.

Et ces ruines, durant plus de quatre siècles encore, furent à peu près oubliées. Ce qui en a été utilisé, en réemploi, pour la réfection de l'église de Soultzmatt ou pour les maisons des villages des environs, ne peut être établi avec netteté. — Le cadastre de Guebwiller, dans un folio qui date de 1817, appelle l'endroit le Nonnenwald ; des cartes militaires récentes y parlent d'une carrière de pierres.

Mais d'abord, qu'est-ce, au fond, qu'un monastère ? Comment Manégold de Lautenbach, le réformateur, imaginait-il, lui le romain et le roman, le LIEU où le ciel et la terre s'unissent mystérieusement pour en faire une Maison qui permette l'épanouissement de l'homme ?

C'est d'abord un lieu terrestre, bien campé au creux du monde, un lieu où surgit comme un appel de la nature que seul l'initié peut entendre.

C'est ensuite, sur ce lieu, un accomplissement de ce lieu : l'architecture complète l'appel de la terre grâce à la collaboration de l'Esprit. « Nisi Dominus aedificaverit domum ».

Il en résulte un univers en raccourci, une cohabitation, Terre-Homme-Monde, en présence de l'Éternité. Une harmonieuse simplicité, — où le lieu physique et le lieu métaphysique forment l'endroit, le « Topos », où les contraires s'évanouissent. Cet endroit doit garder la simplicité du « Logos » dans toutes ses structures : ce qui n'est que logorrhées théologiques ou piétinements mystiques n'ont point leur place ici.

Les mystères — tous les mystères — sont objectés dans les fastes du couvent : ils s'expriment dans les détails des motifs que l'on appelle décoratifs : ces détails révèlent, éclaireissent, puis font ressurgir les mythes, les mystères et leurs vérités. D'où un nombre restreint de thèmes et de variations, — géométrisées ou stylisées, en allusions végétales : leur simplicité toujours renouvelée en garantit l'impacte dans le cœur et la tête de ceux qui ont choisi d'y vivre, dans cet univers total.

Au-delà des détails, il y a le grand jeu des murs, des directions, des plans des volumes qui rythment les pas quotidiens et les jours de la vie : l'ordre est toujours le même ordre. Entrer dans un ordre.

Seulement l'ordre de la Schwartzenthann reste très difficile à déchiffrer.

D'abord, nous n'avons plus la mentalité capable de la comprendre. De plus, ce couvent est réservé à des moniales, voué à une dimension féminine — dans la mystique romane, le monde ne semble pas asexué et la foi romane n'est pas une abdication du monde terrestre : car le temporel y est de plein pied dans l'éternel — ; d'où des énigmes supplémentaires.

Si son influence directe sur le plan économique était relativement peu importante, par contre, durant ce siècle des Hohenstaufen où l'Alsace devint la « vis maxima regni », il faut bien admettre que Schwartzenthann et son scriptorium devinrent par le geste et la geste de la chose écrite, une aire de réflexion, de méditation et de prise de conscience.

La période gothique amorça la décadence. Pratiquement tous les couvents féminins sont fermés entre 1500 et 1650.

Nous avons essayé d'exprimer quelques aspects de ce monde, les plus voyants, non les plus importants.

Tout d'abord, il s'agissait de faire le plan approximatif des bâtiments épars dans le site. Ensuite nous avons essayé de saisir le sens des monuments les plus importants qui ont été dégagés. Et enfin nous avons essayé de préciser quelques données relatives à la céramique trouvée là-haut. Il faut se souvenir, en effet, que cet art disparut presque totalement avec la chute de l'empire romain et qu'il ne renaît qu'au début du Moyen Age : lui aussi est représentatif de l'ensemble.

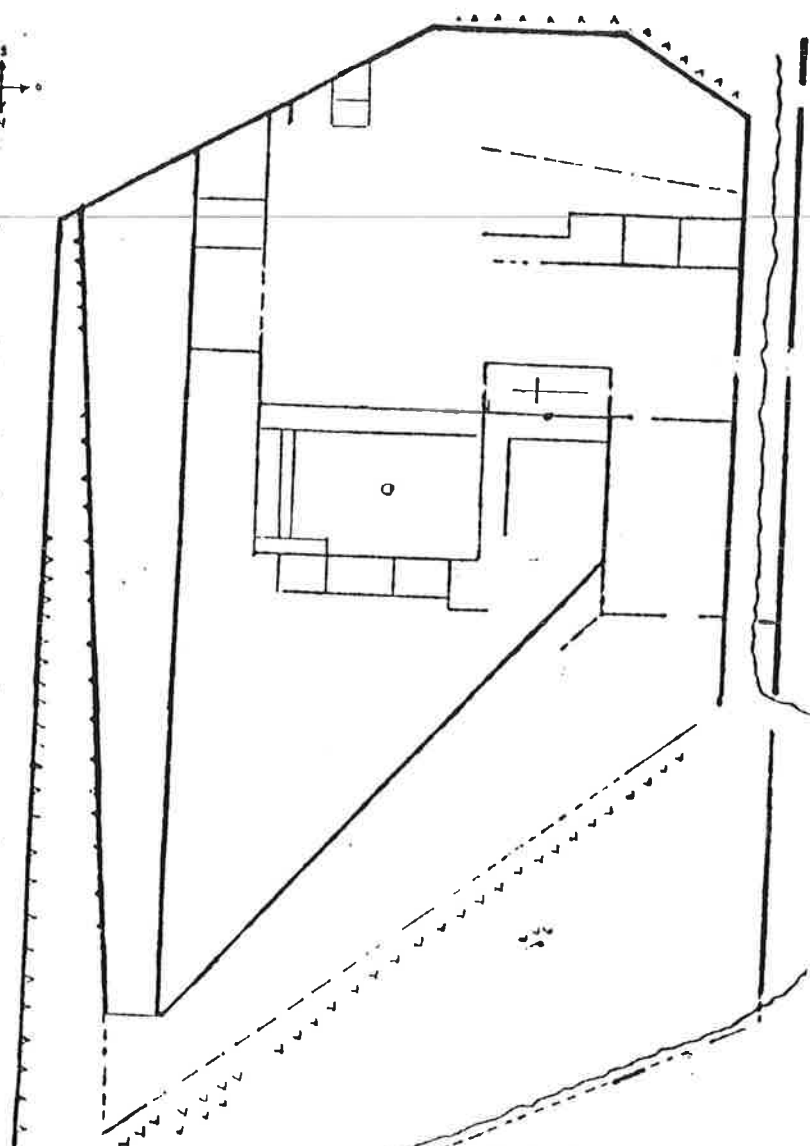
LA DISPOSITION DE L'ENSEMBLE

Il y a tout d'abord le problème des voies d'accès. Il est peu probable que le chemin actuel qui aborde la colline par le sud-est, à travers les « Klosterreben », en y faisant un angle droit, ait conduit jadis à une entrée principale. Il est plus plausible d'admettre, fût-ce pour des raisons stratégiques, que le chemin principal longeait le fond du ravin où coule le « Klosterrunz », et qu'il contournait le côté nord de la colline pour aboutir à la porte principale. Celle-ci a dû se trouver sur une espèce de rampe naturelle qui conduit au site proprement dit, non loin de l'endroit où, sous les racines d'un arbre arraché par la tempête, on découvrit un fragment d'une porte assez monumentale. Cet élément massif et lourdaud, dans lequel on distingue une grosse encoche qui a dû servir à un système de fermeture du porche. On peut aussi situer à l'angle nord-ouest du cloître, à l'endroit où le ruisseau fait un coude, l'emplacement d'un moulin, dont tout le monde parle, et qu'évoque le nom des chemins qui y conduisent, et ceci depuis Osenbach. La troisième voie d'accès actuelle, qui part de la maison forestière et contourne le fond du vallon des « Klostermatten », semble aussi d'origine récente.

Le point important consisterait à rétablir exactement le tracé des voies d'accès plus lointaines. Il faudrait pouvoir retrouver les deux voies de base, conduisant l'une vers la maison-mère de Marbach, via Osenbach, Osenbuhr et Saint-Marc (?) — ou via le Bannstein (?) —, l'autre allant, probablement à travers Thannwiller et la Gauchmatt — Val du Pâtre, vers Lautenbach et Murbach.

Autre détail curieux du cadastre : un chemin du nom de « Altburgweg » (Alberg) se dirige de Osenbach vers et au-delà de Thannwiller. Que signifie ce lieu-dit ?

Ce qui frappe quand on aborde le sommet de la colline et qu'on essaye de se faire une idée d'ensemble des ruines, c'est qu'elles occupent tout le terre-plein du sommet, et sont donc relativement vastes. Le monastère suit tout le contour du site et a implanté avec vigueur son univers. S'il est relativement facile d'établir la configuration générale de l'ensemble en suivant le sillage des murs, reconnaissables parce qu'ils sont à fleur de terre, par contre, dès qu'on essaye d'établir la destination et la signification des différents bâtiments, on se heurte à des difficultés souvent insolubles.



PLAN DE SITUATION
Ech. 1/1000

L'abbaye était entourée — dès le début (?) — d'une muraille épaisse et solide, large par endroits de plus d'un mètre. Du côté de la plaine, ainsi que du côté opposé, devant les « Klostermatten », le mur extérieur est presque partout doublé d'un deuxième mur à peu près semblable au premier. S'agit-il d'une précaution supplémentaire, ou y avait-il entre les deux un fossé de défense ? Certains éléments, au nord-est et dans une partie sud-est en particulier, semblent confirmer l'hypothèse du fossé.

On peut même suivre des traces d'un mur qui, en dehors de l'enceinte proprement dite, longe le chemin d'accès Est et semble contourner tout le vignoble, en rejoignant l'enceinte à l'angle sud-est.

A l'intérieur de l'enceinte, mais en dehors du centre même du couvent, on peut distinguer deux groupes de bâtiments à destination profane et utilitaire.

D'abord à l'est, très près du mur d'enceinte, s'échelonne une série de bâtiments tirés en longueur, visiblement compartimentés et encastrés les uns dans les autres : de là un chemin mène au cloître. Ensuite, au sud, à une dizaine de mètres de l'enceinte, le long du massif du Dornsiehl, s'étend une autre série de bâtiments, dont un, particulièrement allongé. Ce sont là des dépendances sans contact direct avec le cloître.

L'essentiel du couvent s'articule autour du puits. Le cloître et son déambulatoire ne se dessinent nettement que sur deux côtés, au nord et à l'est du quadrilatère autour du puits. On y distingue très clairement le jeu des murs parallèles. C'est là aussi que l'on soupçonne des endroits compartimentés, et l'on peut même imaginer une voûte affaissée, si l'on en juge par la disposition transversale des amas de pierres et de tuiles.

Dans le prolongement ouest d'un des côtés du cloître se situe un mur, le mur essentiel, bien dégagé, qui va être à l'origine des découvertes. En effet, d'un côté il abrite l'enfeu et semble côtoyer ce qui fut peut-être le cimetière. D'autre part, c'est sans doute le mur intérieur gauche, le mur nord de l'église.

DEGAGEMENT PARTIEL DE L'EGLISE CONVENTUELLE

Pour dégager le côté intérieur du mur de l'église conventuelle, une tranchée fut creusée. Celle-ci fut amorcée au milieu du mur ouest, c'est-à-dire à l'emplacement présumé du porche, pour être poursuivie vers l'angle nord-ouest, et dirigée ensuite sur une longueur de 20,7 m, vers l'est, où un mur orienté nord-sud fit arrêter les travaux. Cette tranchée, de 1 mètre environ, permit de préciser, par des découvertes importantes, la signification de l'emplacement.

Le dégagement de l'entrée principale (A-3 et A-4) mit à jour des pierres de granit, appartenant au mur, qui portaient des traces de feu. D'ailleurs ces traces furent retrouvées dans la tranchée au nord-est du bâtiment (M-L

pour les trois motifs semble être la corde qui sous-tend l'arc. Si les trois motifs sont des symboles — et ils le sont — leur lecture doit aussi être faite selon les inter-relations dans l'économie des rapports : sous le jeu esthético-géométrique, il y a autre chose. On peut affirmer que cette pierre tombale, exhumée peu avant l'arrêt officiel des fouilles, est la plus fascinante et la plus ambiguë jusqu'à ce jour.

A quarante centimètres de celle-ci fut également dégagée une base de colonnette en grès jaune et à grain fin, ainsi qu'une pierre taillée de grand format ($0,72 \times 0,38 \times 0,29$ m) en grès rose. (K-J 5 et 6). Cette dernière, qui pourrait être une table d'autel, comporte un sépulcre ($0,24 \times 0,20 \times 0,17$ m), sur lequel la marque de la charnière est encore visible, mais dont il manque le couvercle ; en outre, le sépulcre est bordé, à cinq centimètres des angles d'une des longueurs, de deux petites excavations situées à chaque angle.

Les deux pièces citées furent trouvées au niveau du sol primitif même, dans une terre claire contenant une grande proportion de mortier.

L'angle nord-est (L-M 5 et 6) fut dégagé avec des soins particuliers pour relever les nombreux détails. C'est ainsi que, dans le « coin » des deux murs, huit piles de briques allongées furent découvertes ($0,13 \times 0,29 \times 0,05$ m ; M-6) et qui semblaient rangées intentionnellement. Celles-ci semblent déjà avoir été utilisées comme le montre le mortier qui y est collé. D'autre part, de nombreux fragments de verre de couleur sombre et qui semblaient porter des traces de feu se trouvaient entre celles-ci. De plus, dans les mêmes coordonnées, à côté du coin à briques, fut mis à jour un appareil en blocage qui semble être une base d'autel latéral, comme le fait supposer un rebord au niveau du sol primitif. Cet appareil est presque entièrement dégradé dans sa partie sud, et seul subsiste le mur même du bâtiment qui semble s'arrêter.

Seule une forte couche de charbon de bois s'étendait à cet endroit sur 0,60 m de longueur (M-L 6) orienté d'ouest au nord-est, entourée par une terre riche en mortier désagrégé. A cet emplacement, la couche historique contenait des débris de verre, de nombreuses tuiles rondes, toutes plus ou moins ébréchées, mais imbriquées les unes dans les autres et rangées en biais, tuiles dont certaines révélèrent d'importants fragments de bois carbonisé. C'est dans cette couche que furent trouvés des fragments de carreaux de poêle (L 5 et 6) dont le motif représente un cheval monté d'un cavalier en armure pointant une lance, et d'autre part des tuiles et des briques vernissées. Toutes ces briques et ces tuiles semblent avoir été utilisées, ainsi que le prouvent les traces de mortier. En général, on peut affirmer que tous les éléments furent découverts sur le sol originel ; sol légèrement surhaussé de 0.10 m environ par rapport à la partie ouest des deux dalles.

LE COUVERCLE DU SARCOPHAGE

La pièce maîtresse de cet ensemble est certainement le couvercle du sarcophage. Taillée dans un bloc de grès plus fin, elle est travaillée avec plus de soin, de rigueur et de finesse.

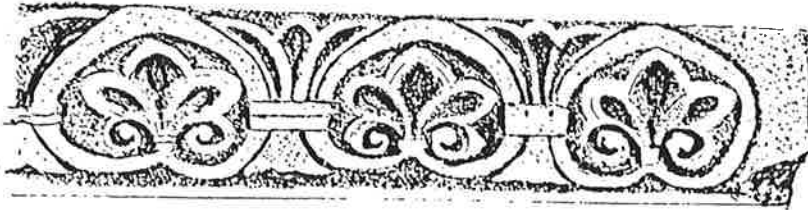
Ce qui frappe d'abord, sur cette surface légèrement bombée dans le sens de la longueur, ce sont les deux inscriptions. L'une se trouve sur la bande extérieure, et l'autre sur la bande médiane. La bande intérieure est vide. Sur le rebord gauche, des entrelacs à motifs floraux très simplifiés, enroulés en quasi-spirales, entourent une petite croix grecque aux branches égales, qui avec son pendant du bord opposé est aussi le symbole directement chrétien de la Schwartzenthann.

Sur la bande de devant, une inscription aux chiffres bien espacés se lit ainsi :

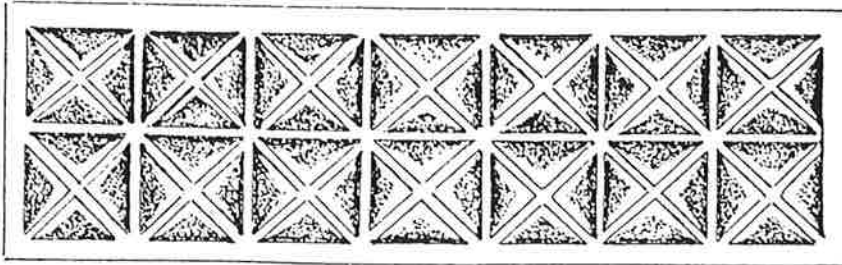
« IIII. ID NOV φ ELENIA »

ⲓⲓⲛⲁ ⲛⲟⲩ ⲛⲓⲛⲟⲩ ⲛⲓⲛⲟⲩ ⲛⲓⲛⲟⲩ

Inscription sur la pierre tombale



Motif de la retombée Ouest de l'enfeu



Motif de la retombée Est de l'enfeu

Le déchiffrement de la lettre entre les deux « E » — lesquels sont différents, le premier est à barre raide, le deuxième à barre incurvée — posent peut-être quelques difficultés.

Sur la bande médiane, on lit :

« V. ID AUG φ GERTRUDIS »

Ce nom est suivi de deux signes, l'un en point d'interrogation sans point, et l'autre un « V » avec, entre ses branches, un signe indéchiffrable, pour le moment. Les deux bandes, à droite, se rejoignent et l'espace entre elles, ici encore, se ferme par un arc en plein cintre. Comme de l'autre côté, ce joint entre les deux bandes présente des motifs de palmettes trilobées qui entourent de part et d'autre une ligne sinusoïdale, et se continue ensuite jusqu'au niveau de la bande médiane, qui est coupée par la petite croix grecque, pendant de celle de l'autre côté.

Il faut bien oser parler ici de l'harmonie de cet ensemble. L'écriture elle-même, dans cet univers voué au scriptorium, semble être un modèle non schématique, peut-être aux tendances légèrement archaïsantes, pour l'époque. De toute façon, ces inscriptions dénotent un certain sens de l'élégance et une volonté de créativité.

LE BORD DU COUVERCLE

Il y a là, probablement, sur la tranche du sarcophage, le modèle le plus typique de la syntaxe des motifs romans. De gauche vers la droite, dans un mouvement bien rythmé et régulier, en méandres sinusoïdaux, serpentent, bien tranchés, comme une espèce de cep vivant, une ligne directrice, incarnation de la vie totale. En alternance, dans un mouvement qui semble chaque fois revenir en arrière, se dessine en filigrane, un deuxième rythme plus complexe, où se profilent les feuilles et les grappes de la végétation sacrée.

Au départ, et toujours de la gauche vers la droite, la palmette-feuille de vigne est à peine dépliée, avec comme une succession de vrilles. Au cinquième intervalle, se dessine une petite grappe entre un bourgeon de feuilles repliées, et une vrille se termine en pointe ; vers la droite de la tranche, comme en guise de mûrissement de l'ensemble, se lovent trois autres grappes, diversement accrochées et entourées. A l'aboutissement du mouvement, quand le cep donne naissance à une dernière palmette bien quadrilobée, qui vient se remplir dans un mouvement de repli, il se suggère une chose très curieuse : la dernière courbure du cep se trouve comme greffée, par un double bandeau, à une nouvelle esquisse de végétation, dont l'ensemble tripartite englobe chaque fois d'autres dessins trifoliés, celui du haut étant plus net et plus régulier que les bourgeons du bas. De plus, entre la courbure du cep et la nouvelle végétation se croisent comme deux petites

C'est en arpentant le mur (plan, ligne 6) qui semblait, grâce à son appareil régulier et précis en granit, le plus beau, donc le plus important, et en le sondant de mètre en mètre pour en établir le tracé régulier — il ne faut pas oublier que le mur était à peine visible —, que furent aperçus les trois claveaux du sommet. On crut d'abord à un porche, d'autant plus que de l'autre côté, une trouée semblait bizarrement apparaître.

Quand, dans le coin droit (G-7), la terre fut dégagée et les racines enlevées, le sarcophage apparut, ouvert, rempli de gravats et de mortier désagrégé et très fin. La dalle était déposée le long du monument, légèrement en biais, le dos avec les inscriptions tourné vers le sol.

Le devant du sarcophage se présente d'une façon très simple et presque fruste, si on le compare à la richesse raffinée du couvercle.

Une logique assez rigoureuse, sur presque toute la surface, dessine six arcatures identiques, en plein cintre; les colonnettes extérieures sont plus minces que les cinq des séries intérieures. Les arcs reposent sur de petits chapiteaux plats et rectilignes, alors que les colonnettes prennent leur appui sur une base plus large et plus solide.

L'ensemble est sobre, mais avec quelque chose de robuste.

L'ENFEU ET SON SARCOPHAGE

L'arc en plein cintre de l'enfeu est formé par un jeu de dix claveaux de longueur légèrement différente et qui s'encastrent les uns sur les autres à partir de la clef.

Le deuxième élément à gauche porte un motif en forme de blason, dont la signification est inconnue: on se demande si c'est une marque d'artisan. Du côté du mur, l'arc souligne dans la surface, tout en tranchant sur elle par sa couleur. Du côté de l'intérieur, les claveaux sont bordés par une moulure ronde et assez épaisse, en forme de boudin.

De part et d'autre du sarcophage, l'arc s'embase sur deux blocs qui forment les supports de la niche. Ces blocs sont légèrement différents de forme et portent, à leur niveau supérieur, des motifs caractéristiques. Celui du bloc de gauche est du type nettement géométrique à double rangée de motifs en pointe de diamants. Celui de droite porte une frise à trois palmettes déployées en éventail, encloses dans un cadre en forme de tige et reliées par une espèce de bandeaux plats, qui semblent enserrer comme une fleur tripartite stylisée.

Toute cette partie de la niche, l'enfeu et les blocs, est caractérisée par le fait que sa surface est travaillée, comme on dit, en arête de poisson, ou en dents de scie; ces stries délicates et raffinées semblent caractériser un atelier de sculpture (Osenbach?).

Au centre, en effet, il y a, bien campée dans un rectangle, la zone nette et vide de « plein ». Elle est bien entourée d'un triple pourtour, d'abord le sien propre, puis un deuxième tracé, qui englobe les trois autres motifs, et enfin le rectangle de l'enclos extérieur, qui cadre le tout.

A la base de la dalle, deux grands motifs de palmettes feuillues s'opposent en tête-bêche, légèrement décentrée vers la ligne médiane, et laissant plus de champ vers le bas. Les motifs sont dessinés avec une certaine ampleur et le doigté avec lequel chaque alvéole est rendue à quelque chose de simple et de direct.

Au sommet se profilent trois motifs de la grande et même palmette à neuf branches disposées en éventail ; deux d'entre elles s'opposent de nouveau en tête-bêche, faisant pendant au jeu d'en face ; la troisième, peut-être plus ramassée, plus drue et plus dense, a sa tige sur le sommet de l'ensemble.

Univers d'une géométrie créatrice et en même temps dominée, un ordre vivant est transparent à l'esprit .

LES AUTRES PIERRES TOMBALES

Une autre dalle trouvée à côté de la précédente (J-7), c'est la dalle aux cercles, laconique. Son grès rose est sans rien, sauf vers le sommet, à quelques centimètres seulement du bord supérieur, où l'on distingue trois cercles concentriques. Celui de l'extérieur est à plus grande distance du deuxième que celui du troisième. Au centre, rien. Quels sont les trois univers qui sont évoqués, se contraignant harmonieusement les uns les autres ?

De l'autre côté de l'enfeu (E-D 7) furent exhumées deux autres pierres tombales, probablement plus tardives, gothiques (?), celles-là, funéraires, personnalisées.

L'une appartient, curieusement, si l'on ne fait pas de contresens, à un « miles ». On y devine, malgré l'usure profonde du relief, un heaume dont le cimier flotte comme une crinière.

L'autre porte un écu, dont la charge se place de la senestre vers le dextre, en diagonale, et on pourrait dire irrévérencieusement que cela évoque vaguement une espèce d'os avec à chaque extrémité une double épiphyse en chapiteaux presque ioniens. Il s'agit, semble-t-il, d'un défunt de la famille des Ellenwiller éteinte vers 1370.

CERAMIQUE ET TROUVAILLES DIVERSES

A. — CERAMIQUE

Les tessons de poteries furent trouvés très nombreux dans le site, et on peut distinguer plusieurs types, allant des fragments à fines cannelures horizontales aux fragments à couverte vitrifiée jaune moutarde en passant par ceux à couverte vitrifiée verte.

B) TROUVAILLES DIVERSES

I. — Fragments de verre

Lors de la levée de plan, les débris de verre se montrèrent nombreux. Ainsi, au mur d'enceinte Est et à l'intérieur d'un ensemble de murs de forme rectangulaire (restes de bâtiments à l'est du cloître et de l'église), ces fragments affleuraient et étaient mélangés à des débris de tuiles et au crépi des murs. De même, le nord du cloître révéla, le long des murs, des fragments de verre calcinés, traces de feu que l'on retrouve sur des fragments à l'intérieur de l'église, côté est. A peine translucide, d'une couleur variant du vert clair au vert sombre, la masse contient souvent des impuretés, et quelquefois des bulles d'air. Tous les débris portent, en outre, des traces de feu, et nombreux sont ceux qui, trouvés collés, semblent carbonisés et s'émiettent facilement. Seul un fragment, jusqu'à ce jour, trouvé à l'intérieur de l'église, possède une coupe assez épaisse et un bord intentionnellement arrondi. D'ordinaire, la pâte vitreuse est lisse et mince, mais aucune trace de couleur n'a encore été relevée ; ces fragments n'appartiennent pas à des vitraux.

II. — Objets métalliques

Parmi les découvertes, les objets métalliques font pratiquement défaut. Dans un trou, au nord-ouest du cloître, les couches les plus profondes révélèrent des clous de 6 à 8 cm de longueur et des restes de ce qui devait être une lame de couteau (9 cm). La tranchée creusée le long du mur intérieur nord mit à jour un poids de plomb près d'une chape de mortier, et une anse métallique appartenant à un objet encore inconnu.

III. — Carreaux de poêle

Parmi les tessons, certains éléments, encore peu nombreux, devaient appartenir à des carreaux de poêle. Au nord du puits, le long du mur extérieur du cloître, fut trouvé un petit fragment zoomorphe à couverture vitrifiée verte, représentant une tête de lion. Plus loin, dans le mortier du même mur, on découvrit un milieu de carreau de poêle à double arcature. Cet emjambage, gothique, devait faire partie d'un carreau de couronnement ou de corniche. D'autre part, il faut citer un fragment de « Schlüsselkachel » (bol pincé à quatre angles) qui peut dater du XIV^e-XV^e siècle, et des éléments de colombinage appartenant à un carreau plat à empreinte. Quelques pièces semblent ratées ; celles-ci ont dû être collées au fond du poêle (comme on le fait souvent avec les ratés de cuisson) ; l'hypothèse de l'existence d'un poëlier en ces lieux est à exclure.

La pièce la plus complète fut trouvée à l'intérieur de l'église (voir plan, coordonnées L-6) et représente un cheval monté, au galop, entouré d'une frise. Les différences entre quelques-uns des fragments laissent supposer qu'il ne s'agit pas d'un seul et même carreau de poêle, même si les motifs semblent identiques. Une couverture vitrifiée verte recouvre ces éléments.

« Swarcendan fugio ».

Cet exemple de grammaire qui figure dans un manuscrit issu du scriptorium de là-haut et qui est conservé à Nuremberg, laisse perplexe et rêveur. D'abord grammaticalement, l'accusatif formé par ce nom de haut-lieu n'est pas tout à fait caractéristique, et ensuite le verbe utilisé à la première personne suggère comme une désertion consciente et sonne comme un glas.

Les historiens essayent de nous faire comprendre quelles étaient les forces centrifuges qui désagrégèrent le monastère : hobercaux gourmands, difficultés économiques, évêques et protecteurs tâtilons, querelles formalistes de préséance et de privilège. Tout cela, c'est accessoire.

Il faut d'abord savoir qu'une apogée est d'autant plus brève qu'elle est plus intense. Et puis ensuite, il faudrait avoir le courage d'être conséquent : si le sacré est d'un certain type de réalité, son contraire l'est aussi. Et alors, il faut bien admettre l'intervention de celui qui, toujours, se jette à travers, L'Autre.

D'ailleurs, la légende en parle, et la légende de la Schwartzenthann est à la fois noire et dorée : elle s'enracine dans l'humus de l'histoire.

Le couvent délaissé n'a jamais été un lieu bien famé. Aucun ermite ne semble s'y être retiré. Les vieilles gens du village, aujourd'hui encore, racontent que tels de leurs aïeux rencontrèrent, soit en hiver à la tombée de la nuit, soit à l'orée de la forêt, en été, certaines silhouettes immobiles, tout de noir vêtues, gémissantes et orantes, devant lesquelles l'on faisait de grands détours, ou qui s'évanouissaient dès que l'on faisait le signe de croix.

Et il y a aussi la légende dorée, celle qui remet les choses en place, et qui recrée l'univers disloqué et le magnifique.

En effet, on sait qu'une fois l'an, le temps retourne à son point culminant, et aux lieux avec lesquels il se coordonne.

Alors, là-haut, les pierres se remettent sur les pierres, les murs sortent de la terre, les tuiles — toutes les tuiles, les plates et les rondes, les imbrices et les tegulae — se replacent sur les toits, et les frondaisons des arbres se transforment en voûte d'église, les plans et les volumes s'ajustent, le « logos » rejoint le « topos ». Et les Dames de Saint-Augustin sont là, de nouveau, et s'avancent sur leur vrai chemin. Les unes portent, bien entendu, les douze statues d'argent des apôtres, les autres les œuvres du scriptorium. Elles sont là.

Cela se passe une fois par an. Quand ? Nous ne le savons pas, et si nous le savions, nous ne le dirions pas.